

## COMPTES RENDUS

**Michel Ballard (dir.). *Europe et traduction*. Artois Presses Université et Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, 417 p.**

Cet ouvrage réunit trente études qui ont été présentées en mars 1966, à l'Université d'Artois, dans le cadre du colloque « Europe et traduction », organisé par le Centre d'Études et de Recherches de l'Artois sur les Cultures et Intertextualités.

Comme le fait remarquer Michel Ballard dans la présentation de ce volume, « l'ensemble [...] tend à s'organiser en deux volets » (p. 9).

Le premier volet (les deux tiers des articles) retrace le cheminement, les pratiques, les objectifs et les effets de la traduction en Europe, de l'Antiquité romaine jusqu'à nos jours.

La traduction a longtemps eu une fonction pédagogique : elle servait à enseigner le grec et le latin qui, comme le dit Don Quichotte, étaient considérés comme « les reines des langues » ; elle permettait en même temps de présenter et de tenter d'imiter, voire de surpasser, des modèles prestigieux. Cette prééminence de la culture antique, latine surtout, a duré pendant des siècles. On lit dans *L'Encyclopédie*, sous la plume de Diderot : « Aussi rien n'est-il plus mal imaginé à un François qui sait le Latin, que d'apprendre l'Anglois dans un dictionnaire Anglois-François, au lieu d'avoir recours à un dictionnaire Anglois-Latin » (cité par Daniel Mercier, « Une "mesure commune" des langues européennes », p. 113). Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, en France, les traductions de textes latins étaient encore nettement plus nombreuses que celles de textes anglais, allemands ou italiens.

Les traductions des textes sacrés, qui se sont multipliées avec l'expansion du christianisme, avaient elles aussi une visée didactique. Traductions et commentaires exégétiques sont alors devenus intimement liés, soit parce que les différences que présentaient les traductions incitaient à confronter les textes et à élucider leur signification, soit par désir de faire appréhender des notions